

Robinson philosophe
ou
La Fable métaphysique
(Descartes et Defoe ou Tournier¹)

" Descartes ... le génial Robinson " (J.O. y Gasset²)

Le 8 juin 1637 paraît à Leiden un écrit français anonyme, le *Discours de la méthode*, dans lequel Descartes retrace, sous la forme d'"une histoire, ou ... une fable" (p. 27), la genèse de ses pensées. En 1719 le poète et pamphlétaire Daniel Defoe publie à Londres, sans nom d'auteur également, *The Life and strange surprising adventures of Robinson Crusoe, of York, mariner* dont une traduction française verra le jour deux années plus tard à Amsterdam. Entre ces deux événements littéraires on ne saurait soupçonner la moindre filiation consciente. En écrivant le récit de son naufragé sur une île déserte, le romancier anglais ne songeait nullement au philosophe français, qui comparait pourtant son séjour en Hollande à celui d'"un être solitaire et retiré ... dans les déserts les plus écartés " (p. 49) et dont on a pu assimiler toute l'œuvre à une « fiction théorique » -"un roman philosophique. Un roman de la Raison comme par exemple chez Descartes" (Kant³). Son esprit était plutôt obsédé par l'histoire du marin écossais, A. Selkirk qui avait effectivement vécu seul, durant quatre ans et quatre mois, sur l'île de Juan Fernandez dans le Pacifique, histoire dont il venait de prendre connaissance, à l'occasion de la réédition en 1717 à Amsterdam du Journal de Bord, *Voyage autour du monde*, de Woodes Rogers, le capitaine qui avait recueilli et ramené en Angleterre ce Robinson réel.

Cependant entre l'autobiographie spirituelle de Descartes et la biographie imaginaire de Defoe, fort éloignée, apparemment, du fait divers qui en fournit le prétexte, on peut nouer plus d'un lien objectif, indépendant de la conscience, de l'intention ou de la volonté de leurs auteurs respectifs. Le cheminement de la pensée – la « méthode » aurait dit le philosophe- suit une logique plus secrète et puissante que celle de la vie des individus, comme le démontrent les deux livres ici commentés. Interrogé sur le thème de l'île, M. Tournier, rédacteur en 1967 d'une version renouvelée et plus philosophique de Robinson, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, suggère un tel rapprochement : "C'est un procédé métaphysique qui ressemble un peu à douter méthodiquement de Descartes avec son *cogito*". Le *Moi* de Fichte, une " fiction scientifique ", a été similairement qualifié de " Robinson " (Novalis⁴). Nous voudrions prolonger et systématiser sa suggestion, en soulignant la profonde « parenté » de la démarche des héros de ces deux histoires, à commencer par celle du projet qui les anime.

Que se propose en effet le philosophe ? Quel est son but ou son dessein qui justifie son travail ? « Reconstruire » l'univers de la pensée (humaine), jugé par lui trop incertain en son état actuel. " Tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer et à rejeter la terre mouvante et le sable pour trouver le roc et l'argile " (p. 47). La mise en œuvre de ce programme implique l'analyse ou le réexamen critique des " fondements " (p. 51) du Savoir et de la Science : " commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences " (p. 135) écrit-il dans ses *Méditations*, consignées en latin dès 1630 dans la " paisible solitude " (ibidem) de Franeker en Frise, province septentrionale des Pays-Bas, mais éditées seulement en 1641 à Paris.

¹ Éditions utilisées : Descartes, *Discours de la Méthode* et *Méditations* (10/18) ; Defoe, *Robinson Crusoe* (Marabout) et Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (Folio)

² *L'évolution de la théorie déductive* p. 167 (Gallimard 1970)

³ *Logique de Blomberg* p. 220 in AK 24/1.1

⁴ Tournier in *Silex* n° 15 mars 1980 et Novalis, *Die Fragmente* in *Briefe und Werke* Band 3 p. 372 (Berlin 1943)

Refonder le Savoir cela signifie redonner un Sens cohérent et acceptable par tous à l'entreprise humaine par excellence, la Pensée, soit "rebâtir le logis" (p. 43) ou la demeure de l'Humanité. L'exécution d'un tel plan prométhéen passera, avant le retrait du penseur en Hollande, par son isolement dans un poêle, pièce chauffée, en Allemagne du Sud, dans le seul tête-à-tête avec lui-même: "Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées" (p. 33). De ce monologue ou dialogue intérieur, en quoi consiste, nous le savons depuis Platon, la pensée, naîtra le *Discours de la méthode*. Descartes un Robinson philosophe ?

Solitaire involontaire, le héros anglo-allemand de Defoe sera confronté malgré lui à une tâche similaire, transformer une "île ... inculte" (p. 62) en terre habitable, c'est-à-dire réinventer un univers humain dans un monde dépourvu, pendant vingt-cinq ans, de toute humanité, autre que la sienne, Vendredi ne survenant que durant les trois dernières années de son « exil ». L'*univers* qu'il lui faudra recréer n'est plus certes celui de la pensée pure, mais celui plus prosaïque et malgré tout important, de la subsistance, ou plutôt, car Robinson n'entend point abdiquer son appartenance à l'espèce humaine, celui de l'économie ou de la production. Pour ce faire, il devra néanmoins recourir au monde spirituel, condition obligée de la création, invention ou production spécifiquement « nôtre ». Vus une situation proprement "inouïe" (p. 73), il sera condamné cette fois irrémédiablement au soliloque -"converser ainsi mutuellement avec mes propres pensées" (p. 151)- mais notera, au début du moins, tant que durera son encre, les fruits de celui-ci dans son "journal". Robinson philosophe involontaire ? La fin que s'assignent ces deux personnages s'avère au bout du compte la même, reconstruction, physique ici, métaphysique là, mais dans les deux cas un retour aux « origines » de l'Humanité -"aux sources de l'humain" selon Tournier (p. 80)- soit au sens constitutif de l'Aventure humaine. Si le but poursuivi par ces protagonistes est parfaitement comparable, en dira-t-on autant de leur méthode ou des moyens qu'ils utilisent pour l'atteindre et du résultat auquel ils aboutissent ?

Le philosophe, on le sait, commence par le doute, désespérant de toutes les vérités reçues par lui "au cours de [ses] études" (p. 27). De là il conclut à l'obligation de n'attendre de secours pour son projet que de soi-même ou directement (immédiatement) de la nature (extériorité). "Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde" (p. 31). Mais comment s'en remettre simplement à la nature, si l'on n'est pas soi-même capable au préalable d'en déchiffrer correctement l'« écriture » ? Or une telle capacité ne saurait provenir que d'une initiation ou d'un « apprentissage » adéquat. Force est donc de faire une « exception » notable à la remise en cause complète de notre instruction. Et c'est ce que fera Descartes, en sauvant du doute ne serait-ce qu'une science, la mathématique. Ainsi au caractère incertain, parce que plein "de doutes et d'erreurs" (p. 27), des autres disciplines, il opposera "la certitude et ... l'évidence" (p. 29) des mathématiques, reconnaissant à ces dernières une vertu formatrice : "Et considérant qu'entre tous ceux qui ont ci-devant recherché la vérité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls mathématiciens qui ont pu trouver quelques démonstrations, c'est-à-dire quelques raisons certaines et évidentes, je ne doutais point ... qu'elles accoutumeraient mon esprit à se repaître de vérité, et ne se contenter point de fausses raisons" (p. 39). C'est du reste sur ces catégories mathématiques de "figures ... grandeurs" (p. 54) et mouvements que se construira ultérieurement toute sa Physique dont le philosophe-mathématicien tirera l'impératif pratique qui constituera la véritable charte et le leitmotiv de toutes les révolutions industrielles à venir : "Nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature" (p. 74) -qui reprend en fait l'ordre biblique intimé par Dieu à Adam de "remplir la terre, de la dominer et de soumettre les bêtes" (*Gn.* 1. 28). Le *Je* cartésien n'est pas aussi seul qu'il le paraît.

Robinson ne procède guère autrement. Éprouvant au début de son naufrage le sentiment de dérégulation, il cédera, dans un premier temps au désespoir et baptisera d'ailleurs son île "l'île du désespoir" (p. 81) - "l'île de la Désolation" traduira M. Tournier (p. 18). Pour sortir de l'abdication, il ne pourra se reposer sur les ressources de celle-ci qui, pour abondantes qu'elles soient, ne lui reflètent aucune image humaine. Aussi est-il contraint à ne compter que sur ses propres forces. Mais celles-ci ne lui serviraient à rien si elles n'étaient déjà prédisposées à la tâche que le solitaire entend leur faire assumer, l'«humanisation» de l'île, dont la devise s'énonce hardiment : " Construire, organiser et légiférer " (Tournier p. 79). Et d'où ce dernier tirera-t-il les réquisits à toute culture technique sinon de l'épave, unique reste matériel de la société dont il dispose ? Celle-ci lui lègue les instruments, et particulièrement " des instruments mathématiques " (p. 74) sans lesquels il aurait été réduit à " vivre comme un vrai sauvage " (p. 146). Plus encore que ces éléments matériels, la société lui a laissé en héritage le savoir-faire nécessaire au maniement des outils et surtout à leur éventuel remplacement ou à leur reproduction. S'agissant d'" art mécanique ", le savoir en question renvoie forcément à celui dont se réclament et usent quasi quotidiennement les architectes et les ingénieurs, les " mathématiques " (p. 78). L'île ne deviendra une terre « habitable » que par le " travail ... [ou l']industrie " (ibidem) qui lui-même est rendu possible par l'éducation que le héros a reçue, partant par ses acquisitions sociales antérieures. Dans son isolement même, il garde encore en lui les traces de la présence de ses semblables.

L'existence liminaire de la Mathesis et de ses vérités communes à tous montre déjà que la solitude, métaphysique ou physique, s'ancre inévitablement dans la communauté réelle ou virtuelle des hommes. Ses représentants respectifs ne s'identifient donc point avec un sujet monadique, mais relèvent d'une conception différente de la subjectivité, celle d'un sujet compris dans sa relation aux autres. Ils incarnent ainsi tous deux l'intersubjectivité humaine. En intitulant sa version *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et en insistant sur l'idée d'Autrui - " Autrui, pièce maîtresse de mon univers ... " (p. 53) - M. Tournier ne contredit nullement le motif central du roman de son illustre prédécesseur. Il explicite ce que ce dernier laissait clairement entendre, sans, il est vrai, le thématiser distinctement.

Pourtant si les mathématiques forment bien la base de toutes les transformations humaines ou techniques du monde (nature), il s'en faut qu'elles soient à la racine même de l'Humanité et qu'elles correspondent en conséquence aux fondements recherchés par le philosophe et le romancier. Invention des hommes, elles ne sauraient en effet précéder ceux-ci et encore moins les constituer. Un doute méthodique ne peut les épargner, d'autant qu'elles n'offrent que de simples *hypothèses* et non des connaissances certaines, toutes les vérités de cette science étant dérivées d'axiomes. Ainsi les mathématiciens " supposent [des propriétés] ... en leur objet " (p. 54) avant même d'en déduire un théorème ou une vérité quelconque, ce qui rend leur enseignement éminemment discutable, problématique ou relatif.

La quatrième partie du *Discours de la méthode*, consacrée à l'exposé de la métaphysique proprement dite, soumet à un doute ou un examen (sceptique) radical toutes nos notions acquises, y compris les certitudes mathématiques qui s'avèrent des conceptions hypothético-déductives, suspendues qu'elles sont à la validité des axiomes ou des postulats, propositions jamais justifiées. Parti "à la recherche de la vérité ... [ou de l'] entièrement indubitable" (p. 51), le philosophe déboute, tout d'abord, de leur prétention à la vérité toutes les certitudes ou pensées *déterminées* (particulières). Mais en montrant manifestement la possibilité de l'erreur inhérente à tout *contenu* de pensée, il démontre du même geste la nécessité ou la vérité indubitable de la pensée, ou mieux, du penser.

Nul sujet ne se rendrait compte de ses erreurs si sa pensée n'outrepassait pas déjà celles-ci et n'était « en possession » implicitement de la vérité. Si je puis questionner et remettre en cause mes pensées, c'est la preuve formelle et indiscutable que je pense correctement. L'être (l'existence) du sujet pensant ne se déduit point, telle une proposition mathématique, d'une supposition antécédente mais bien de la seule essence, soit de la mise en acte de sa pensée. Le " *je pense, donc je suis* [sera reçu] ... pour le premier principe de la philosophie " cartésienne (p. 52). Il en « pose » le préalable absolu.

De quel *Je* s'agit-il ici au juste ? Certainement pas d'un pur moi mondain ou particulier (individuel), fût-il celui de Descartes, car le propre d'un tel sujet, c'est d'être précisément habité par l'erreur. Corrélativement la subjectivité invoquée pointe vers un Sujet Autre, transmondain ou universel, externe à tout un chacun singulier, car c'est lui qui permet à chaque individu de prendre conscience de sa faillibilité, et en même temps interne à tous conçus dans leur ensemble (collection / totalité), puisque sans lui personne n'aurait jamais en soi - dans son âme - l'idée de la vérité, et tout le monde serait dès lors définitivement et irrémédiablement condamné à l'erreur ou l'errance, perpétuelle. " En un mot ... [il signifie] Dieu " (p. 53), au sens le plus étymologique de ce vocable, c'est-à-dire " la lumière " qui n'est elle-même que l'autre nom de la raison d'après les *Méditations* (p. 169). Pour le philosophe Pensée et Dieu sont synonymes. " L'existence " de celui-ci est, comme l'être de celle-là, " comprise " dans son " idée " ou essence (p. 55). Il revient finalement au même d'affirmer que le véritable principe de la Pensée et/ou de la Science, et partant de l'*Homo sapiens*, est le *Cogito* ou Dieu.

Ces " méditations ... [pour] métaphysiques " (p. 51) qu'elles se révèlent, ne sont aucunement étrangères à Robinson, même si elles prennent chez lui un tour nettement moins spéculatif. Ainsi après avoir attribué la réussite de ses constructions aux " instruments " recueillis dans l'épave et surtout à sa connaissance des " mathématiques " (pp. 74-78), le naufragé s'avise de l'insuffisance de son explication et du besoin d'une raison plus fondamentale pour justifier le succès de ses, et plus généralement, des entreprises humaines en tant que telles. Et de fait c'est auprès des autres qu'il a " acquis... une suffisante connaissance des mathématiques " (p. 29). Or ce qui s'applique à lui (individu), vaut pareillement pour ces autres, quels qu'ils soient, qui n'ont pu lui enseigner cette science que parce qu'ils l'avaient eux-mêmes apprise. Sauf à reculer le problème de la genèse du savoir à l'infini et à ne jamais répondre à la question du fondement de la culture, force lui est de reprendre la difficulté à sa racine. Robinson ne s'y dérobera pas dans le cours de ses " pensées ", en s'interrogeant ardemment sur l'origine de toutes les créations ou productions, la sienne bien sûr incluse : " Que suis-je moi-même ? ... naturellement [il conclura] ... c'est Dieu qui a créé tout cela " (p. 104).

Encore importe-t-il d'entendre adéquatement sa réponse, ce qui ne ressort pas de l'évidence immédiate. En quoi Defoe ne manque pas de nous aider, en variant continûment dans son livre le nom de cette Cause originaire, l'appelant tantôt " Dieu ... [ou] l'Être " comme ici, tantôt " la Providence " (p. 192), tantôt, de manière quasi littéralement *cartésienne*, l'" intelligence invisible " (ibidem) ou l'" Esprit " (p. 236). Par cette déclinaison du terme « Dieu », l'auteur suggère assez que ce dernier ne saurait être confondu avec un être (substance ou personne) particulier, dans ou hors du monde, mais doit être saisi comme l'Être ou l'Esprit, à la fois transcendant à l'individu pris isolément et immanent à la communauté humaine en son sens générique, vu que c'est lui qui ouvre la possibilité du " commerce et ... [de] la communication " *entre* les hommes.

Le rapport à Dieu alimentera le long monologue ou dialogue intérieur de l'insulaire qui précède sa rencontre avec Vendredi -" Converser ainsi mutuellement avec mes propres pensées et avec mon Créateur lui-même " (p. 151)-, l'empêchant de sombrer dans le pur psittacisme voire le simple cri. Suppléant l'absence des autres, l'Autre ou Autrui permettra ainsi à l'individu, écarté de toute communication physique réelle, de reconstituer une société, plus ou moins imaginaire mais efficace. "Dieu ... remplissait les vides de mon isolement et la privation de toute compagnie humaine par sa présence et par la communication de sa grâce" (p. 126). C'est lui également qui entretiendra sa conversation avec son unique et tardif compagnon, et ce par l'intermédiaire de leur lecture commune de la *Bible*, l'un des rares livres sauvés du naufrage. Cette (double) Relation, de Robinson à Vendredi et des deux à l'Esprit, transformera son île en miroir de l'île originaire, l'Angleterre -"Nous avons la parole de Dieu à lire et son esprit pour nous diriger, tout comme si nous eussions été en Angleterre" (p. 236)- et au-delà de toute terre habitée. L'agnostique J. Verne ne contredira point cette assertion, dès lors que lui-même imagine sur son *Île mystérieuse*, outre ses cinq rescapés, dont un *ingénieur*, la présence d'une « Intelligence » impersonnelle, incarnée par Nemo, c'est-à-dire justement Personne, nulle personne singulière mais le symbole de la Collectivité ou Société humaine en sa généralité. La démarche de Defoe aboutit à la même conclusion que celle de Descartes : " le roc " inébranlable auquel s'adosse l'Humanité est Dieu ou l'Esprit (la Pensée).

On le voit, la fin visée –la reconstitution de l'humanité- les moyens utilisés –doute ou interrogation- et le résultat obtenu –Dieu ou Pensée- par les deux écrivains se ressemblent incontestablement. Tous deux répondent ultimement à la même question essentielle : qu'est-ce que l'homme ? Et leurs réponses consonnent scrupuleusement : l'« Humanité » n'est en aucun cas un attribut subordonné aux sujets pris un à un mais est l'*effet* de la Pensée commune à tous ; elle n'appartient point en propre à une subjectivité solipsiste mais s'identifie avec l'Intersubjectivité ; ou, ce qui revient au même, elle est de l'ordre de la Relation et non de la propriété ou de la qualité individuelle. " Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée " nous rappelle le philosophe dans la première phrase du *Discours*.

S'il fallait à tout prix traduire cette réponse en termes contemporains, nous dirions que cette relation primordiale n'est rien d'autre que la Relation linguistique ou le Langage, signe par excellence de la Pensée et assise de toute relation énonçable par le sujet pensant. Descartes et Defoe n'avaient-ils pas déjà largement anticipé cette traduction, le premier en situant "la différence qui est entre les hommes et les bêtes" au niveau du " discours " ou du " savoir parler " (pp. 70-71), le second en nouant " Dieu " au Livre saint (*Bible*) et en se rapportant à lui par " la communication " ou " la parole " (pp. 126-236) ? Le langage s'avère la vraie (unique) base (fondation / racine / source) de l'Humanité. Nul isolement, hormis celui du petit enfant, un être non encore parlant (in-fans), si prolongé soit-il, n'est à même de briser un tel socle.

De cette impossibilité témoigne parfaitement le fait divers qui a inspiré le romancier britannique. Car si au bout de quatre ans et quatre mois de solitude effective, A. Selkirk a assurément perdu l'usage normal de la parole, ne préférant plus que des sons inintelligibles et n'a, contrairement au héros de la fiction, pas du tout développé son capital technique initial, l'on oublie souvent de souligner qu'il recouvra rapidement, dès son retour en Angleterre, une pratique linguistique somme toute ordinaire⁵.

⁵ Cf. W. Rogers, *op. cit.* pp. 192-200, résumé in M. Tournier, *Le vent Paraclét IV Vendredi* pp. 213-217 (Folio)

Ce qui prouve que le retrait social peut bien détruire provisoirement les *manifestations* du langage, mais qu'il n'entame point l'aptitude ou la *capacité* linguistique d'un sujet déjà parlant, sans laquelle le marin écossais n'eût pu réapprendre si vite à parler et réintégrer, tant bien que mal, sa société d'origine.

M. Tournier a beau construire sa moderne variante de Robinson autour d'une hypothèse apparemment inverse de celle de son modèle, postulant qu'en " l'absence d'autrui " (p. 79), l'individu s'engagerait dans un "processus de déshumanisation" (p. 53) qui pourrait le conduire jusqu'à un " univers inhumain " (p. 179), voire une " Vie sauvage " (sous-titre de son adaptation pour enfants) –paradoxalement valorisé cependant par l'auteur-, il ne manque pas de garder à son héraut l'essentiel : la « Parole » ou le Verbe, soit, comme il n'omet pas de le noter explicitement lui-même, la présence et/ou l'insistance en deçà, ou plutôt au-delà, d'un autre concret -en chair et os-, d'« Autrui » : " Le langage relève en effet d'une façon fondamentale de cet univers *peuplé* ... " (p. 54). Dans son antique tragédie *Philoctète*, Sophocle partait déjà d'une prémisse identique, imaginant son protagoniste central encore capable de soutenir une conversation normale, malgré un séjour forcé de dix ans sur une île déserte, où il ne pouvait pourtant échanger (communiquer) qu'avec soi-même. Le littérateur présent confirme ainsi pleinement, nonobstant peut-être son intention avouée, le propos véritable de l'écrivain anglais et par là-même du philosophe français.

On se méprend parfois volontiers sur la signification profonde de la Robinsonade littéraire. Sous prétexte que Defoe parie, à l'instar de Descartes, que l'homme est capable de *conserver* son humanité dans l'isolement réel, on en déduit que, pour eux, celle-ci se *constituerait* dans cet état. Partant on leur attribue l'absurde et très prétentieuse idéologie contemporaine *du self made man*, idéologie que l'on n'aura guère de peine à critiquer : " Defoe a *triché* en faisant trouver par Robinson dans l'épave de son navire tous les outils qu'il n'aurait pas su fabriquer lui-même " (F. Sigaut⁶). Mais bien que l'on ne puisse passer entièrement sous silence cette dimension politique du roman –plus parente dans la seconde partie, *Les Aventures ultérieures de R. C.*, consacrée à la colonisation de l'île– dimension par laquelle il contribue à glorifier l'individualisme bourgeois-capitaliste naissant, particulièrement au Royaume-Uni, sa terre historique d'élection, on ne saurait le centrer sur elle. Pas davantage n'y privilégiera-t-on le fantasme (illusion) d'un complet et bienfaisant écart (exil) volontaire de la société, qui séduisit Fichte adolescent⁷, et qui reflète en vérité "le vœu chimérique [d'isolement] ... rêve que les romanciers et les poètes faiseurs de «robinsonades» savent si bien utiliser" (Kant).

Ce faisant, non seulement on ne rend pas justice au livre, mais on confond de surcroît deux types de problématiques très distinctes. La *première*, purement anthropologique, consiste à se demander : Qu'advierait-il à un individu déjà humanisé (socialisé), "abandonné sur une île déserte" (idem) ? Et l'on postulera certes aisément avec le philosophe allemand que, dans une telle situation, les gestes risqueraient de perdre leur raison d'être, vidés qu'ils seraient de leur sens, l'homme n'œuvrant jamais " pour lui-même ... [mais toujours] dans la société ", en vue de la reconnaissance des autres⁸, contrairement cette fois à ce que pouvait penser et/ou écrire ultérieurement Daniel Defoe lui-même : " Quand nous jetons un œil attentif sur le théâtre de la Vie, où nous jouons tous notre rôle, nous voyons distinctement, que la pièce que chacun de nous y représente, n'est, à proprement parler, qu'un soliloque."⁹

⁶ Préf. à Haudricourt, *La technologie science humaine* (1987) ; cf. égal. F. Flahault, *Le paradoxe de Robinson* (2005)

⁷ Vide W. Smith, *Memoir of Fichte in The popular works of J.G. Fichte* vol. 1 p. 9 (London 1848)

⁸ C.F.J. §§ 29 Remarque g^{ale} et 41 ; cf. égal. *Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine*, Remarque finale

⁹ *Réflexions sérieuses et importantes de Robinson Crusoe*, chap. I.

La version de M. Tournier illustre, nous l'avons dit, ce postulat « intersubjectif » (social). Conséquemment son personnage principal expérimente " la vanité de toute son œuvre " (p. 124), chose que sa rencontre ultérieure avec Vendredi n'arrivera pas à dépasser / surmonter ou vaincre, cette dernière se produisant beaucoup " trop tard " (p. 229).

Toutefois la question anthropologique ne souffre point de réponse absolue unique / univoque, celle-ci dépendant de facteurs variables, caractère de l'individu et de ses anciens partenaires sociaux, force de l'éducation et/ou de l'instruction, moyens sociaux restants (aptitudes, écrits et outils), durée de l'isolement et quantité des ressources ou des richesses matérielles de l'île ou du territoire désert. Faute d'expérience universelle susceptible de les départager, l'hypothèse du romancier anglais ne se révèle pas, *a priori*, plus irrecevable que celle du romancier français, même si, prise à la lettre et vu le temps de la vie solitaire du héros –vingt cinq ans- elle peut paraître " étrangement surprenante ", pour reprendre l'expression complète du titre de son récit original, voire rigoureusement intenable. Ne s'agit-il pas cependant d'une fiction, que l'on ne saurait prendre, en tant que telle, littéralement ou sans le moindre recul (critique) ?

La *seconde* question, la seule qui intéresse vraiment Descartes et Defoe, s'inscrit dans le champ proprement et strictement philosophique et revient finalement à l'interrogation capitale ou radicale : Qu'est-ce qui humanise originairement l'homme ou comment un animal hominien devient-il humain ? Or à cette exacte question leur réponse respective ne fait guère de doute : par le ou grâce au Langage. Et si celui-ci naît dans une communauté réelle " d'individus vivant et parlant *ensemble* " (Marx), cette dernière transcende le simple groupement de congénères ou la "présence" auprès d'un homme de ses semblables, comme le voudrait l'auteur de la *Critique de l'économie politique*, dans son ironique diatribe contre " les petites et grandes robinsonades " des économistes des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁰. L'histoire métaphysique de Robinson le vérifie.

Car cette présence présuppose déjà elle-même une relation permettant à chacun de reconnaître l'autre comme *autrui*, c'est-à-dire comme un *alter ego* ou un semblable, condition indispensable à l'émergence d'une *Alliance* consentie (libre/voulue) et donc d'une authentique société (*socius*) - " une société déjà liée " ¹¹. Or qu'est à son tour cette relation sinon celle de la « com-munication », qui seule rend possible la reconnaissance réciproque des sujets, et ainsi à la fois une « com-munauté » et la vraie personnalité ou la « subjectivité », en lieu et place d'un pur et inconsistant agrégat (attroupelement) d'individus ? Si chronologiquement la société précède le langage, dans l'ordre logique-métaphysique ou ontologique-, celui-ci est « Premier » et s'avère bien de " nature divine " (Hegel), à la source de l'humanité : " Le langage est l'unité universellement communiquée des multiples Soi " (idem¹²) ; sans lui aucun groupe biologique (naturel) n'aurait jamais pu se transformer en « Structure » sociale. Comme partout -ou plutôt comme dans toutes les affaires (choses) humaines-, la Relation (le Langage) prime ici les éléments (les individus).

Pour s'être mesuré, au-delà de la question anthropologique (physique), à la question métaphysique de l'" Homme ", l'unique question " de la philosophie " d'après Kant¹³, Descartes et *Robinson Crusoe* font aujourd'hui partie du patrimoine collectif de l'humanité ou de notre « mythologie » commune.

¹⁰ *Op. cit.* Introduction pp. 149-150 (Éditions sociales)

¹¹ Rousseau, *Disc. orig. inég.* 1^{ère} partie p. 277 (10-18)

¹² *Phén. Esprit* t. I p. 92 et t. II p. 230 (trad. J. Hyppolite)

¹³ *Logique* p. 125 (Vrin)

On les associera donc logiquement dans le même hommage, adressé à la création ou pensée humaine. Au demeurant si le nom du mathématicien et métaphysicien « Descartes » nous devenu quasi familier, ne fût-ce que par l'intermédiaire de l'adjectif « cartésien » qui a fini par se muer en synonyme de « méthodique », le personnage de Robinson forme, en dépit de son apparition relativement récente, la plus imitée des figures littéraires en général, au point que le poète y verra l'emblème ou le « paradigme » privilégié à la fois de l'aventure réelle et de la « lecture » romanesque. "Le cœur fou Robinsonne à travers les romans", selon l'heureuse et jolie métaphore d'A. Rimbaud¹⁴.

Les multiples « adaptations » de ses "aventures" en témoignent : contentons-nous de citer *Robinson le Jeune* de J.H. Campe, *L'Île au trésor* de R.-L. Stevenson, *Le Robinson suisse* de J.D. Wyss, *Le Robinson du Pacifique* de J.F. Cooper, *L'Île mystérieuse* ou *L'École des Robinsons* de J. Verne, *Images à Crusoé* de Saint-John Perse, *Suzanne et le Pacifique* de J. Giraudoux, *Robinson* de J. Supervielle, *Sa Majesté des mouches* de W. Golding et bien sûr *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de M. Tournier ou *Foe* de J.M. Cotzee, avant les prochaines voire actuelles tentatives du genre, *Pantomime* de D. Walcott, *L'Empreinte à Crusoé* de P. Chamoiseau ou *Ce qu'il advint du Sauvage blanc* de F. Garde ...

En son traité *Émile ou de l'éducation* Rousseau écrivait déjà que le "livre [de Defoe était] ... le [seul] texte" vraiment instructif pour la jeunesse, de la littérature occidentale¹⁵ ; instructif (pédagogique), parce que cartésien ou philosophique, et singulier exemple d'une œuvre « métaphysique » anglaise, si l'on excepte les grandes tragédies (*Hamlet, Macbeth, Roméo et Juliette*) de l'énigmatique Shakespeare. Le « Dialecticien » ou le Philosophe allemand du XIX^e siècle, Hegel, destinait également surtout à " la jeunesse ... [le thème de] Robinson, [sur] une île lointaine ... C'est une illusion nécessaire "¹⁶.

Quant à notre essayiste, après y avoir lu le reflet de l'âme anglaise, il en généralise la portée : "Robinson est d'abord le véritable Anglais, tout pétri des profonds instincts de sa race (...), énergique, obstiné, patient, infatigable, né pour le travail, capable de déchiffrer et de coloniser les continents ; le même personnage, outre le caractère national, offre aux yeux la plus grande épreuve de la vie humaine et l'abrégé de toute l'invention humaine" (H. Taine¹⁷).

Enfin le dernier ou presque adaptateur (innovant) en date de son histoire, le français M. Tournier, n'hésite pas à en souligner d'emblée la valeur pédagogique / structurante et quasi universelle : "Bien de tous les hommes, Robinson est l'un des éléments constitutifs de l'âme de l'homme occidental"¹⁸.

J. Brafman

(Article paru dans *Revue philosophique* n° 1/1988)

¹⁴ *Roman*

¹⁵ *Op. cit.* Livre III p. 239 (GF) ; cf. égal. *Contrat social* Livre I chap. II

¹⁶ *Textes pédagogiques* p. 85 (Vrin)

¹⁷ *Hist. Litt. angl.* t. 3 Livre III chap. VI (Paris 1863) ; cf. égal. J. Derrida, *La bête et le souverain* Vol. II (Galilée 2010)

¹⁸ *Le vent Paraclét* IV *Vendredi* p. 211